

L'OISEAU-MOUCHE

Journal littéraire et historique publié tous les quinze jours (les vacances exceptées.)

Prix de l'abonnement : 50 cents par année, pour le Canada et les États-Unis. On accepte en paiement les timbres-poste de ces deux pays.

AUX AGENTS : Conditions spéciales très avantageuses.

Pour l'UNION POSTALE, le prix de l'abonnement est de 3 fr 50 cent.

Pour tout ce qui concerne l'administration et la rédaction, s'adresser à

THS DUPERRÉ,

Gérant de L'OISEAU-MOUCHE,
Séminaire de Chicoutimi,
Chicoutimi, P. Q.

Imprimé aux ateliers typographiques de la DÉFENSE, à Chicoutimi.

Chicoutimi, 19 Mai 1900.

L'ENNEMI

On admire l'homme, si faible qu'il soit, qui a le courage de ses idées, de ses principes, l'homme qui, sans respect humain, sans faiblesse, sans ostentation ni morgue, va tout droit dans le chemin de son devoir.

Pour faire ce qu'on est convenu d'appeler un homme de caractère, il faut, on le sait, deux choses : la formation saine de l'esprit qui donne les bons principes, et l'amour du bien qui donne le courage, la force d'âme pour agir suivant ces principes.

Quand, dans une nation, les caractères baissent, c'est qu'il manque l'un de ces éléments.

Les penseurs canadiens-français ne sont pas sans s'alarmer quelque peu sur notre avenir, en constatant que nous n'avons plus guère d'hommes publics qui personifieraient vraiment notre race, et s'identifient avec sa cause.

Ce n'est pourtant pas qu'on manque de principes, car notre éducation supérieure est religieuse et virile. Pourquoi alors ne rencontre-t-on pas plus d'hommes de caractère ? Hélas ! la raison nous paraît bien évidente. N'est-ce pas la politique, telle qu'elle existe chez nous, qui énerve et paralyse les courages, et qui éteint les plus belles espérances ?

Il semble établi au Canada que le seul moyen de monter c'est de ramper.

Quiconque veut se tenir debout, de lui-même, est renversé et brisé sous l'effort de l'esprit de parti

ou au moins parfaitement isolé et condamné à une espèce de bannissement au milieu même de ses compatriotes. On considère comme un heureux mortel le politicien de valeur qui réussit à se placer avant d'avoir été précipité du poste en vue qu'on lui avait confié dans son parti, quand on ne pouvait se passer de lui.

L'esprit de parti à outrance : voilà l'ennemi !

LIVIUS.

Quatrième lettre d'Ornis

Le long de la Corniche

Marseille, 27 avril 1900.

Il y a des accommodements avec le ciel—surtout avec le ciel de l'Italie. Car nous sommes tout à fait réconciliés. Cela me fait grand plaisir : il est si fâcheux de se quitter en pensant que l'on est brouillé pour la vie. Durant ces deux dernières semaines, l'Italie est donc redevenue elle-même, c'est-à-dire un pays dont le climat est délicieux. Un firmament sans nuages, un soleil toujours de bonne humeur, une température tiède : voilà les jouissances climatologiques qu'il m'a été donné de goûter depuis quinze jours. Je déclare donc, nonobstant mes jugements antérieurs, que l'Italie est une contrée charmante. Je ne suis pas moins épris de la population qui l'habite. Moi qui pensais que les Canadiens-Français sont les gens les plus polis de l'univers ! Voit-on souvent chez nous les conducteurs de tramways saluer aimablement, quand ils descendent de la voiture, leurs hôtes d'un moment ? Il est vrai qu'au Canada tous les conducteurs de tramways ne sont pas des Canadiens-Français.—Des cochers italiens, par exemple, j'emporte mauvais souvenir. Ces personnages ont la désagréable habitude de faire claquer à tout instant leur long fouet avec un bruit terrible ; et, au moment où vous y pensez le moins, vous sursautez en entendant tout près de vous l'une de ces détonations épouvantables. Tout cela, sans doute, n'est que pour la galerie, et les équipages n'y brûlent pas plus le pavé, qui est ici de pierre, que dans les autres pays : car ces bonnes bêtes de chevaux ou bien sont à cet

égard de connivence avec les automédons, ou du moins se sont aperçus tout seuls de ce qu'il en retourne. Car vous entendez bien qu'ils n'auraient plus depuis long temps ni poils ni cuir sur les flancs s'ils servaient eux-mêmes, pratiquement, de cible à ces armes stridentes.

Pour en finir avec ces lamentations qu'aucun voyageur, retour d'Italie, n'a encore osé faire entendre, je dirai aussi leur fait aux ânes de ce pays enchanteur. Est-il tolérable, voyons !—j'en appelle à tous les assoiffés d'idéal—que, sous le beau ciel de l'Italie, l'on soit éveillé, au point du jour, par la déplorable mélodie d'une bête aussi rustique ! Ou bien, comme il m'advint l'autre jour à Gênes, vous vous promenez avec délices en admirant les points de vue les plus incomparables, et tout à coup, en plein boulevard, sous les maronniers chargés de fleurs, vous entendez le refrain inexprimablement laid de maître Aliboron. Cela vous gâte votre soirée. Il y a longtemps, si cela se passait aux États-Unis, que les Américains eussent remédié de quelque façon à un tel désordre.

* * *

Mais j'emporte aussi de l'Italie bien d'autres souvenirs qui ne me font pas regretter d'y avoir un peu séjourné. Les belles plaines de la Lombardie, bordées de montagnes pittoresques, couvertes de villes et de hameaux florissants, tant de monuments répandus partout comme à profusion : voilà qui appellerait d'interminables descriptions, si les bibliothèques n'étaient déjà remplies d'ouvrages qui leurs sont consacrés. Il y a belle lurette que tous ces sujets ne sont plus nouveaux, ni pour l'écrivain, ni pour le lecteur.

Ce pays est si beau, qu'il n'est pas jusqu'au chemin qui y conduit ou qui en ramène, qui ne l'emporte sur les autres voies. Quelle avenue splendide, en effet, que cette route de la Corniche qui, de Gênes à Marseille, vous promène tout le long du contour d'un golfe ensoleillé ou l'azur des eaux se confond presque avec l'azur des cieux !

Il y a pourtant des ombres au tableau. C'est par exemple cette ennuyeuse visite de la douane, à